MANITOBA.

RAPPORT DU R. P. LACOMBE.

Eglise Saint-Pierre, Montréal, 19 juillet 1877.

BIEN-AIMÉ PÈRE GÉNÉRAL,

Ayant terminé la mission dont m'avait chargé l'Archevêque de Saint-Boniface, et sur le point de revenir à Winnipeg, je me fais une douce obligation de raconter à Votre Paternité ce que j'ai fait ici, depuis le mois de février dernier.

Avant d'entrer dans aucun détail, laissez-moi vous dire, bien-aimé Père, que l'œuvre de colonisation par des catholiques, à Manitoba, est une œuvre extrêmement importante, au point de vue de notre nationalité, et surtout au point de vue religieux. Ce pays, connu autrefois sous le nom générique de *Rivière-Rouge*, forme aujourd'hui une des provinces de la confédération canadienne. C'est là que, depuis bien des années déjà, nos Missionnaires ont porté la foi; ils ont poussé leurs excursions à plusieurs centaines de milles plus loin, sur les grandes rivières Saskatchewan et Mackensie. Messagers de la bonne nouvelle, ils sont les premiers qui aient introduit des germes de civilisation dans ces immenses territoires. Après avoir adouci les mœurs farouches des sauvages, ils ont rencontré quelques hommes *blancs*, venus au milieu d'eux pour échanger leurs marchandises contre des fourrures. Bientôt, ces blancs se multiplièrent, s'établirent dans ces contrées, et formèrent une petite population, surtout dans l'ancien territoire de la Rivière-Rouge. Les événements de 1870, 1871, 1872 changèrent la face des choses. Manitoba devint une province avec tous les rouages d'un gouvernement régulier, offrant

toutes sortes d'avantages aux étrangers qui voudraient émigrer de ce côté. Dans le premier enthousiasme, beaucoup de familles anglaises et protestantes nous arrivèrent d'Ontario. Bientôt le gouvernement envoya des agents en Russie, et nous eûmes une immigration de Mennonites, et même une centaine de familles de l'Islande.

Menacés d'être envahis par l'élément étranger et protestant, dans ce pays que nous avons été les premiers à défricher, nous nous sommes alors levés, nous les Missionnaires de Manitoba, et ayant notre Archevêque à notre tête, nous avons tenté des efforts pour paralyser ceux du protestantisme. Nous pensions avec une douleur extrême aux reproches d'indifférence que pourraient nous adresser nos successeurs. C'est sous cette impulsion que, dans l'hiver de 1875, notre révérendissime Vicaire m'envoya au Canada pour commencer l'œuvre d'une émigration canadienne française vers Manitoba. Je parcourus certains centres canadiens, dans les Etats-Unis; je parlai de Manitoba, de ses avantages et désavantages, de l'avenir de ce pays pour la colonisation. Le gouvernement canadien, dont j'avais réussi à acquérir les sympathies, approuva notre plan et vota même quelque argent pour aider au transport de nos immigrants. Dans le courant de 1876, cinq cents colons catholiques et français avaient grossi les rangs de nos anciens habitants, les métis. Les choses en étaient là, quand M[gr] TACHÉ, encouragé par nos premiers succès, me confia une seconde fois la mission de continuer le recrutement aux Etats-Unis et au Canada. J'acceptai de grand cœur cette mission, en considérant devant Dieu que c'était un grand devoir pour nous de ne pas laisser tomber ce pays, pour ainsi dire civilisé par les Oblats, entre les mains des protestants. Suivant mes goûts de prédilection, sans doute

j'aurais préféré m'ensevelir auprès de mes chers néophytes de la Saskatchewan, mais obéissant au désir et à l'appel de mon Supérieur, je partis de Saint-Boniface, à la fin du mois de janvier dernier, par la diligence publique, jusqu'à Moorhead, distance de 220 milles de Winnipeg. De Moorhead, par le chemin de fer, j'arrivai à Montréal, après avoir voyagé par un froid très-piquant. Nos bons Pères de Montréal me reçurent avec la charité et la bonté qui les caractérisent. L'hospitalité de leur maison m'était acquise pour tout le temps de ma mission. C'était renouveler à mon égard ce qu'on avait fait l'hiver d'auparavant. Je commençai de suite à m'occuper de mes rapports avec le gouvernement, avec les Compagnies de chemins de fer, et avec nos agents d'immigration dans la république américaine.

Dans mes différentes excursions au milieu des centres canadiens aux Etats-Unis, partout je fus accueilli en Missionnaire et en ami. Les prêtres de ces différentes localités m'offraient l'hospitalité, et étaient heureux de m'aider dans l'accomplissement de mon œuvre. C'est pendant une de ces tournées que je me rendis à New-York, pour rencontrer le cher P. SOULLIER, notre bien-aimé visiteur au Manitoba. Après avoir dit adieu à cet ami vénéré, d'après son avis je me dirigeai vers Washington, où une Société scientifique m'offrait d'imprimer, à ses propres frais, le dictionnaire *adjibway*, ou sauteux, dont je vous ai déjà parlé. N'ayant pu réussir à m'entendre sur les conditions posées par les membres de cette Société, je laissai la capitale des Etats-Unis et je continuai mon œuvre de propagande d'émigration parmi nos Canadiens employés dans les manufactures américaines. Combien il m'était pénible de voir nos braves pères de famille aller sacrifier la jeunesse de leurs enfants dans ces grands moulins où, en peu d'années, on contracte la

terrible maladie de la consomption! Je tâchais de leur faire comprendre que l'air sain de Manitoba leur serait plus favorable que celui des usines; que leurs bras vigoureux, en remuant le riche sol de notre Nord-Ouest, se fortifieraient et s'exerceraient à un travail plus rémunérateur que celui auquel ils se livrent dans une sorte d'esclavage, au grand détriment de leur santé et de leur moralité.

Je revins ensuite à Montréal pour organiser les départs des différentes sections de voyageurs. Depuis le mois de mai dernier, six cents à peu près sont partis soit des Etats-Unis, soit de la province de Québec, pour se rendre auprès de leurs compatriotes qui les avaient devancés. Il est vrai qu'un certain nombre sont revenus non satisfaits du pays où ils s'étaient imaginé trouver une fortune toute faite. Ceux-là, certainement, n'appartenaient pas à la phalange de ces braves pionniers, qui comprennent ce que doit faire une nouvelle colonie, et que le sol, quelque riche qu'il soit, demande cependant des sueurs et des fatigues de la part de celui qui réclame de lui une abondante moisson. Ces Canadiens ne ressemblaient pas à nos pères, venus de la vieille France, et qui ont formé la nouvelle au prix de tant de sacrifices.

Mon bien-aimé Père, depuis que nous avons commencé cette œuvre de colonisation, à Manitoba, nous avons éprouvé certainement bien des contrariétés et rencontré bien des obstacles, mais les résultats obtenus jusqu'ici ont de quoi compenser nos peines; Mgr TACHÉ m'écrit que des paroisses nouvelles se forment, ou bien les nouvelles familles vont s'échelonner le long des rivières, au milieu de nos provinces de métis. Une des grandes épreuves de cette année, ce sont les pluies torrentielles qui n'ont cessé de tomber pendant quelques

semaines. Cette quantité d'eau a causé des dommages aux récoltes dans les terrains bas, ce qui était propre à décourager les nouveaux arrivants. Il va sans dire que l'Archevêque de Saint-Boniface, ainsi que ses dévoués collaborateurs, se sont multipliés pour aider, renseigner, favoriser les immigrants et leur procurer les premiers secours.

Dans quelques jours, je partirai avec deux nouveaux prêtres, un Frère scolastique, des maîtres et des maîtresses d'école et quelques nouveaux colons. Par mes rapports avec les différentes compagnies de chemins de fer et de steamboats, j'ai pu obtenir bien des réductions de passage, fort avantageuses pour ma bourse, qui est loin d'être bien fournie dans ce temps de crise que subit le Canada.

Pendant ces quelques mois passés en Canada, je me suis occupé de l'impression du dictionnaire et de la grammaire de la langue *adjibway* ou sauteuse. Après avoir publié le prospectus et les premières pages, je me suis arrêté, pour attendre les remarques et observations qu'on jugerait devoir me faire (j'entends ceux qui ont étudié cette langue). C'est à Manitoba, pendant les longues soirées de l'hiver, que je continuerai ce grand travail, qui sera loin d'être parfait, mais qui, cependant, sera d'un grand secours aux Missionnaires qui doivent se livrer à l'étude de cette langue.

Mgr TACHÉ m'avait aussi chargé de traiter une autre affaire, non moins importante que celles dont je viens d'entretenir Votre Paternité : procurer au diocèse de Saint-Boniface l'acquisition des Frères de la Doctrine chrétienne. Nos Pères et les autres prêtres sont en trop petit nombre et trop occupés, d'ailleurs, pour que Monseigneur puisse en détacher quelques-uns pour faire les cours dans son collége de Saint-Boniface et la

maîtrise de Winnipeg. Sa Grâce a donc décidé de faire un appel aux bons Frères, qui font tant de bien au Canada. J'ai eu le bonheur de réussir dans cette mission. Le Supérieur général de Paris accepte nos conditions, et nous donnera six Frères, qui se rendront chez nous cet automne ou le printemps prochain. Chez nous, déjà, comme partout ailleurs, l'éducation est le grand cheval de bataille de nos adversaires. Avec eux les écoles, et rien que les écoles. Nous avons une grande lutte à soutenir, et pour n'être pas vaincus il nous faut des hommes pour enseigner, et ces hommes, ce sont ces généreux collaborateurs qui vont aller bientôt prendre la direction des classes au collége de Saint-Boniface et à la maîtrise de Sainte-Marie. Depuis plusieurs années, nous luttons avec succès contre les protestants, pour ce qui est de l'enseignement des jeunes personnes. Deux Communautés de religieuses dévouées leur donnent des soins intelligents, avec un succès que nos antagonistes ne peuvent s'empêcher de reconnaître.

Encore une autre chose, bien-aimé Père, qui ne manquera pas d'exciter l'intérêt que vous nous portez. Aujourd'hui même, je reçois une communication du secrétaire d'Etat, qui m'informe que le traité des Pieds-Noirs aura lieu le 13 septembre prochain, au pied des montagnes Rocheuses, à 8 ou 900 milles de Saint-Boniface. Le gouvernement m'informe en même temps qu'il requiert mes services pour l'acceptation de ce traité, comme interprète et comme l'ami de ces sauvages, afin de leur faire comprendre que le Canada ne veut pas les tromper, mais leur faire du bien. Déjà vous m'avez donné la permission d'accepter cette mission, importante pour nous à bien des points de vue, puisque Sa Grâce présumait votre consentement. Je partirai demain pour Ottawa, où je m'expliquerai d'une

manière claire et précise sur les conditions de cette mission.

Arrivé à Saint-Boniface au commencement d'août, j'en repartirai après quelques jours, avec des chevaux et quelques compagnons, pour me rendre auprès des sauvages, où je rencontrerai le lieutenant-gouverneur qui y sera déjà arrivé sans doute. Ces assemblées de nos tribus sauvages, où l'on fume le grand calumet avec un chef des blancs, sont toujours bien solennelles, et sont un événement bien marquant dans leur histoire. Plus tard, je me ferai un devoir de vous raconter toutes ces choses, mes aventures de voyage, et tout ce que je croirai devoir intéresser mes Frères, qui ont la patience de lire les incorrections de ma plume si mal exercée.

Quand vous recevrez cette lettre, je serai déjà au milieu du grand désert des prairies, respirant à l'aise cet air de mes jeunes années de Missionnaire. Je ne puis m'empêcher de vous avouer que je suis heureux d'avoir une si belle occasion de revoir mes néophytes, et d'embrasser quelques-uns de nos chers Pères, qui travaillent avec tant de zèle au milieu d'eux. Je rencontrerai probablement Mgr GRANDIN. Inutile de dire la consolation fraternelle que nous éprouverons.

Je ne puis terminer, bien-aimé Père, cette longue lettre, sans exprimer mes sentiments de reconnaissance pour toutes les bontés dont nos bons Pères de la province du Canada m'ont comblé pendant mon séjour au milieu d'eux. Le P. ANTOINE, cet aimable Provincial, avait tout mis à ma disposition. La maison où j'ai fait mon plus long séjour a fait tout en son pouvoir pour m'aider dans ma mission et aplanir les difficultés, et aujourd'hui que je me sépare de ces bien-aimés Frères, ils ne veulent rien accepter comme dédommagement, que mes faibles prières pour le succès de leurs grandes œu-

vres en ce pays. C'est bien le cas de répéter: *Ecce quam bonum...*

En terminant, bien-aimé Père général, je vous supplie de nous bénir, de bénir cette mission que le gouvernement vient de me confier auprès de mes chers sauvages. Je crois que les résultats en seront heureux pour nos établissements religieux en ce pays. Ce sera une belle occasion d'agir sur l'esprit des sauvages, qui seront heureux de me revoir et de m'entendre.

En menant à bonne fin ce traité, les autorités d'Ottawa ne manqueront pas d'en rapporter le mérite aux Missionnaires catholiques.

Enfin, je remets toute cette affaire entre les mains du grand régulateur des événements, et sous la protection de Celle dont nous sommes les Oblats et les enfants chéris.

Vous offrant ma respectueuse et filiale affection, je suis heureux de me dire comme toujours,

Votre fils dévoué et reconnaissant,

Alb. LACOMBE, O. M. I.

P. S. 22 juillet. — J'arrive d'Ottawa, où j'ai été m'entendre avec le gouvernement canadien, par rapport à la mission dont il veut me charger auprès des Pieds-Noirs pour la conclusion d'un traité. Le premier ministre, le secrétaire d'Etat et le ministre de l'agriculture, avec lesquels j'ai eu des entretiens, se sont montrés on ne peut plus aimables, et toutes les conditions de ma mission sont conclues par écrit.

Jeudi prochain, fête de sainte Anne, je partirai donc d'ici, aux frais de l'État, pour Manitoba, pour voir S. Gr. Mgr TACHÉ. Après quelques jours, je reviendrai à Moorhead, prendre le chemin de fer, qui me conduira à Bismark sur le Missouri, et de là par les bateaux à vapeur (treize jours) jusqu'à Benton, d'où les chevaux du gou-

vernement me transporteront au fort Mac-Leod (220 milles de Benton), extrémité sud du diocèse de Saint-Albert. C'est aux environs de ce fort que le 13 septembre prochain doit se conclure ce fameux traité entre le terrible enfant du désert et l'homme blanc. Là, je me rencontrerai avec les PP. SCOLLEN et DOUCET.

Bien-aimé Père, en ce jour, veuillez prier et faire prier d'une manière particulière pour que je mène à bonne fin, pour la plus grande gloire de notre Foi et l'honneur de notre chère Famille, cette grande affaire pour laquelle je vais travailler avec votre paternelle permission et le plein agrément de mon révérendissime Vicaire.

Bien-aimé Père, je pars avec joie et bonheur. Je ne recule et ne reculerai devant aucune difficulté, fatigues, contrariétés, et je suis trop heureux de faire quelque chose pour ma Congrégation, mes bien-aimés Frères, et surtout ces chers Missionnaires de la Saskatchewan, où sera toujours une grande partie de mes affections. Encore une fois, bénissez-moi de cette bénédiction de votre tendre cœur qui nous aime tant.

A. L., O. M. I.

Au mois d'août dernier, lord Dufferin, gouverneur général du Canada, a visité la ville de Saint-Boniface. Voici, d'après la traduction du *métis*, le discours adressé par Mgr TACHÉ au gouverneur, et la réponse de Son Excellence :

A Son Excellence le comte Dufferin, gouverneur général du Canada.

Qu'il plaise à Votre Excellence,

La visite du représentant immédiat de notre auguste souveraine remplit le peuple de Manitoba d'une vive et sincère